

Pourquoi ces branches qui « bougent dans le temps » ? Elles font partie de l'immense stock de correspondances de la poésie de Becerra. Tout se répond, s'entrecroise, dans une architecture de la mémoire et de l'imagination mêlés, qui laisse place à l'imprévu, au dépassement, « Paroles branchées sur le courant électrique du vide, sur le câble à haute tension du délire » (*Barman*).

Une cinquantaine d'années nous séparent de l'écriture de ces poèmes. Depuis lors, les domes de notre rapport au monde ont considérablement changé, mais ce qui était à l'œuvre en eux poursuit sa marche.

Françoise HÂN

**Abbas KAROSTAMI : Des milliers d'arbres solitaires.** Poèmes traduits du persan par Tayebeh Hashemi, Jean-Reston Nasser, Niloufar Sadighi et Franck Merger. Collages de Mehdi Mourtshar. Édition bilingue (Frès, collection « Po&psy », 20 €).

Palme d'or à Cannes, en 1997, pour *Le Goût de la cerise*, le cinéaste et photographe iranien Abbas Kiarostami, de renommée internationale, est aussi poète. Les éditions Frès réunissent en un seul recueil de 844 pages trois ensembles de poèmes brefs, « réduits de parole », mêlant humour iconoclaste et sagesse populaire, boutades légères et aphorismes philosophiques, instantanés photographiques à vif et visions fulgurantes.

Quand le non-dit éclate hors champ, une simple considération esthétique sur le monde réel peut n'être pas tout à fait innocente : « jamais / il ne fut aussi beau / le bidonville / que sous la neige ». L'auteur, avec une fantaisie subversive, imagine dans de savoureuses variations, la nature et l'espace social ouverts à la poésie, sur toutes sortes de supports. Des cordes à linge aux filets des pêcheurs, des algues marines aux frigidaires, il la fait surgir partout, en contrebande : « les pharmacies / rendaient à leurs clients / la monnaie en poèmes ». Dans la multiplicité de ses coq-à-l'âne, l'auteur se confie, évoque ses propres contradictions, sa difficulté d'être, en couple ou parmi les autres : « je fuis la maison / dans la rue / et la rue / dans la maison ». S'il chante l'amour et le vin tel Omar Khayyam, c'est plutôt en expérimentateur désabusé qu'en jouisseur épanoui : « l'amour / ne me réussit guère / c'est comme l'ivresse du vin / j'ai pris l'habitude de rester sur ma soif / cette soif m'est une ivresse » — à une nuance paradoxale près, celle de la vertu du manque. Les malentendus de la vie sociale, l'expérience de la séparation, les fantasmes et les cauchemars sont saisis en quelques mots : « j'ai rêvé / que de mon oreiller / coulait une source de sang ».

Proche de l'esprit du haïku, en photographe-poète, Kiarostami perçoit la nature douée de sentiments et de sensibilité esthétique : « la dernière feuille sur la branche / s'accroche à l'espoir / de voir les bourgeons du printemps ». Ou encore, comme en écho au plus célèbre de ses films, il anime ce travelling éclair à double direction : « quelques pas devant moi / le noyau de la cerise / sur ma langue / le goût de la cerise / derrière moi / le cerisier ». Sur le mode parodique, avec le sens de l'autodérision, l'humour prend parfois le pas sur la tentation lyrique : « une épine dans l'œil / une épine dans le cœur / une épine dans le pied / l'arrivée du printemps ».

Le regard politique du poète perce dans des situations contrastées, en relation avec la perte des valeurs morales, le mépris des arts et du savoir, à notre époque où seule est sacralisée la réussite économique : « quand je suis retourné dans mon village natal / les écoliers / étaient devenus des commerçants / et les maîtres / des clients sans le sou ».

De la naissance à la mort, tout un chemin de vie traverse l'ouvrage. Ce recueil est un journal subtil qui égrène non des faits ou des pensées mais leur cristallisation en poèmes brefs. Abbas Kiarostami, n'écartant ni les ébauches lapidaires ni les notations prosaïques, se livre sous toutes ses facettes. Tel un Montaigne persan minimaliste à l'ère du langage numérique, il est lui-même la matière de son livre.

Michel MÉNACHÉ

**Christian DOUNET : La Donation du monde** (Obsidiane, 14 €).

Tout ce qui est présent ou disparaît ou a disparu, « visages souriants », « petits bonheurs », en ces régions souterraines et leurs sombres feux que l'entrebâillement d'un fruit va révéler, la grenade, dont la tâche métaphorique est de rassembler autour de soi et dans un espace circonscrit tout ce qui est enfoui, à l'intérieur de ce fruit gonflé, prêt à exploser, à faire surgir les coagulations de matière, surface dont la courbe s'ajuste à la paume de la main. Vie ronde et vertu silencieuse en ses gonflements, tout ce qui est perdu ou laissé en sommeil à l'intérieur de nos plénitudes, tout un monde avec « les hommes dedans serrés / au bord de naître », espace contenu d'un poème que Christian Doumet rêve d'ouvrir par le geste du don, d'abord initié par ce personnage de Bei et par ses offrandes. La grenade, en ses occurrences de succulence et de violence explosive, masse aux contours instables, mais en même temps image de la sphère aux origines de la création, est « une ultime représentation de l'Univers ». Grains de la grenade et grain « fiché dans la pensée », le poète ici élabore ce qui est de l'ordre de la dispersion et en même temps du concentré de la graine, violemment contenu dans l'intime périmètre du fruit et du concept. Si le fruit est offrande, il est aussi offrande du livre, d'hommes, de femmes, d'enfants, « unis par le sang du lexique », « livres nombreux contenus dans un livre ».

À ce commentaire nécessairement très contraint, enfermé dans sa « peau dure », son « bordage » — on le voit —, viennent s'imposer, par touches successives, « boiseries de palais flottantes », « vitre peinte en bleu », cartes postales balisant les voyages de Bei, toutes ces ouvertures à la relation, en des vers qui permettent d'entrebâiller le monde, offert et fermé, « nous laissant entrevoir quoi plus splendide ». Il aura suffi d'un premier geste de la femme offrant le fruit nommé *malum* — pomme, cône, pêche, orange, citron —, le même geste que celui de Bei — « Tiens ! Prends ! Garde ! » —, établissant la rupture signalée par la Bible, « dans la tribulation du manque » et la joie des phrases enfin permises. Libérant le livre, se livrant aux couleurs, à des fantasmagories provenant de la lecture de certains peintres de la Renaissance — « Au beau milieu du bleu qui emprisonnait Paris / Un chalandier de bois flottant dans l'air / Voile gonflée / On distinguait le timonier tranquille silhouette / Qui manœuvrait la barque à la façon d'un dirigeable » —, ou à des « raptaces » tournoyant dans le ciel, « déjà féroces », ou à la présence d'un poète aphasique, la Donation apparaît comme un immense système de relation entre tous les objets et les êtres du monde et, comme on l'a déjà perçu, Christian Doumet nous donne à voir la grande comme le monde, tous les mondes possibles, dont ceux de l'imaginaire, tous les livres dont le lecteur est l'ouvreur et le porteur, « suspendu dans la pluie, le vent, la neige sur Pékín ou ailleurs ». Lecture comme voie empruntée finalement par le poète pour signifier, par un codicille, en une forme explicative, l'objet et le sens de son travail, parce qu'il est nécessaire de toujours « recommencer l'accueil ».

Bernard DENAMÉDIE